



ALINÉA



Dans la même collection, dernières parutions

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie – La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

ISBN 978-2-296-08767-5

© Orizons, Paris, 2010



Christine LONGEPIERRE

# ALINÉA



 **Orizons**  
2010







*La nouvelle est faite pour être lue d'un coup,  
en une seule fois.*

André Gide







## Alinéa

La sonnerie du réveil déchira le silence et tira violemment Axël Aniéla de son profond sommeil.

C'était une habitude qu'il avait délibérément adoptée depuis déjà assez longtemps. Se réveiller une heure plus tôt le lundi matin, non pour se lever immédiatement et se précipiter à la cuisine afin de préparer son petit déjeuner, mais au contraire pour passer une heure à réfléchir au calme dans la tiédeur du lit avant d'entreprendre quoi que ce soit. Une heure à se remémorer les jours passés et à organiser les jours à venir.

Axël étendit le bras afin d'interrompre la cacophonie qui provenait de la pendulette. Curieux que les horlogers n'aient jamais eu l'idée de fabriquer des réveils esthétiques – ils étaient plus laids les uns que les autres – et qui aient le tact de vous réveiller avec la douceur maternelle que chacun avait le droit d'exiger en un moment aussi difficile à vivre que le réveil en sursaut.

Pourtant Axël était « du matin », comme on a coutume de dire. Il aimait ce moment de la journée où tout semblait encore possible, ou envisageable. Où l'on pouvait légitimement espérer que la journée serait faste.

Axël vivait une journée comme on vit une vie : plein d'enthousiasme juvénile le matin, actif pendant la journée, spleenétique le soir, angoissé la nuit venue.



Axël travaillait dans une importante maison d'édition. L'une des plus importantes de la place de Paris. Il ne pouvait révéler son nom... discrétion... devoir de réserve... crainte des solliciteurs et des importuns. Axël était lecteur. Il occupait cette fonction depuis sept ans. Il préférait ne pas s'étendre sur la façon dont il avait obtenu ce poste. Il n'était pas opportun, ni judicieux, de toujours tout dire. D'ailleurs un certain mystère seyait parfaitement à ce qu'il considérait comme son rôle, pour ne pas dire sa mission. Axël considérait sa tâche comme un rouage essentiel de la machine éditoriale. Il se voyait comme l'un de ces anges qui dirigent les âmes vers le ciel, le purgatoire ou l'enfer. Et ne lui faites surtout pas remarquer que c'est Dieu qui prend ce genre de décision ; IL NE VOUS CROIRAIT PAS. Et il n'aurait peut-être pas tout à fait tort, puisqu'il nous faudra bien admettre tôt ou tard que ce n'est ni Dieu ni l'ange qui décide in fine de ces choses. Mais qui, alors, me demanderez-vous ? Ah, vous répondrai-je, cela dépend de vos convictions. Peut-être est-ce écrit là-haut, sur le grand rouleau, comme le dit Jacques à son maître. Peut-être est-ce le hasard. Peut-être sont-ce des puissances infernales telles que l'argent et le marketing. Cette dernière hypothèse étant la plus probable et la plus vraisemblable.

Mais laissons Axël se remémorer son week-end. D'abord vendredi soir. Axël se revoyait au cocktail maison. Celui qui avait toujours lieu le vendredi soir pour célébrer soit un auteur dont les ventes avaient été bonnes... ou dont les ventes promettaient d'être bonnes, soit les bons résultats financiers de la maison d'édition, soit l'autosatisfaction de l'éditeur lui-même, soit des critiques dithyrambiques que l'attachée de presse avait arrachées à des magazines dans le vent, soit l'adjonction d'un nouveau collaborateur à l'équipe éditoriale... soit tout simplement l'habitude de ce cocktail hebdomadaire



qui se suffisait à elle-même et constituait une raison en soi. Bref, rares étaient les semaines sans cocktail du vendredi soir. Ce n'était pas une partie de plaisir. Impossible d'envisager un week-end prolongé. La présence de tous les membres du staff était sinon exigée, du moins nécessaire, toute absence vous faisant mal noter. Impossible de porter ce jour-là une tenue négligée, ou simplement décontractée. Il y avait un minimum de standing à respecter. Heureusement, ces cocktails ne se terminaient jamais très tard, tous ayant d'autres obligations mondaines à respecter.

Celui de vendredi dernier avait été donné en l'honneur d'un célèbre auteur anglo-saxon dont le département littérature étrangère venait d'obtenir les droits pour une édition française de son œuvre en collection de poche. Une affaire juteuse dont les retombées allaient aider à redresser la situation financière de la maison. Axël s'y croyait encore. Les commerciaux arboraient une expression arrogante et satisfaite qui en disait long sur leur pouvoir et sur leur suffisance. Axël ne pouvait pas souffrir ces petits comptables aux pouvoirs exorbitants qui menaient la barque à leur gré. Leurs connaissances littéraires étaient nulles mais leur façon d'établir un bilan chiffré était impeccable et emportait finalement toujours l'adhésion de l'équipe éditoriale. Tout se résumait pour eux à ce qu'ils appelaient familièrement des bons coups éditoriaux. Le bon auteur, le bon livre, c'était celui qui allait se vendre comme des petits pains. Celui qui allait se retrouver à coup sûr sur les rayons des supermarchés et sur les tables de la FNAC. Ils n'envisageaient jamais qu'on puisse ressentir un plaisir émotionnel, un plaisir intellectuel, un plaisir esthétique à la lecture d'un livre. Un livre devait simplement marquer, atteindre sa cible, être un bon objet publicitaire, faire le tour des émissions de radio et de télé les plus populaires. Si un relent de scan-

dale s'y ajoutait, tout était pour le mieux. Si des potins croustillants pouvaient lui servir de toile de fond, c'était encore mieux. Si le livre soulevait une polémique politique, journalistique, critique, c'était le summum, le nec plus ultra. Aucun véritable écrivain n'avait la moindre chance dans ce système... sauf s'il avait déjà une réputation bien établie, s'il était dans les bonnes grâces ou s'il était introduit.

Bien entendu ce système relativisait le rôle du lecteur, et Axël en était parfaitement conscient... bien qu'il tentât désespérément de sauver les apparences.

Le cocktail terminé, il était rentré chez lui, où l'attendait Francesca, sa compagne du moment. Elle avait les clés de l'appartement et savait, avec ce qu'elle trouvait dans le réfrigérateur et avec ce qu'elle avait elle-même apporté, préparer un souper léger et délicieux. Puis ils se livraient aux ébats normaux pour des gens de leur âge, bien assortis et suffisamment avertis. Axël n'en était pas véritablement amoureux mais il appréciait sa grâce, son élégance et sa parfaite disponibilité. Il ne pouvait imaginer sa vie sans elle, du moins dans l'immédiat.

Axël eut un petit frisson de plaisir en se remémorant cette nuit du vendredi au samedi. Elle était experte et sentait délicieusement bon. Ce lundi matin, les draps étaient encore imprégnés de son parfum. Il serra tendrement dans ses bras l'oreiller où elle avait posé sa tête.

Elle ne s'imposait pas. Elle connaissait ses habitudes. Elle partait en fin de matinée le samedi, car il allait ensuite déjeuner avec sa mère. C'était rituel.

Le samedi après-midi, il allait faire les achats qu'il ne trouvait pas le temps de faire en semaine.

Le dimanche était réservé aux amis. Des balades à bicyclette, des repas pris dans des auberges de campagne. Ou bien au contraire, on restait en ville. C'étaient

des visites d'expositions, des séances de cinéma. Le tout dans la plus franche gaieté. La seule règle était : rien qui rappelle le travail de près ou de loin. C'était une règle intangible que tous respectaient scrupuleusement, lui le premier.

Pourtant il aimait son travail. Il considérait que c'était une chance, un véritable privilège que de pouvoir passer ses journées à ouvrir des enveloppes dont il extrayait de lourds manuscrits qu'il empilait méthodiquement sur son bureau. À gauche les manuscrits qui venaient d'arriver. À droite ceux qui étaient arrivés la veille ou l'avant-veille et qu'il avait déjà examinés.

Parfois les piles étaient impressionnantes de hauteur. C'est fou ce que les gens tiennent à écrire. Il semblait que cela leur fut vital, fondamental, primordial. Il ne pouvait pas faire des piles trop hautes car tout risquait alors de s'écrouler. Dans ce cas-là, il lui fallait faire plusieurs piles. L'espace libre de sa table de travail en était réduit d'autant. Il avait l'impression d'être un de ces petits employés de bureau comme on en voit dans les pièces de Courteline ou, mieux encore, il se croyait dans un roman de Kafka. Ou bien il se représentait l'un de ces dessins de Folon où un petit homme, dérisoire mais têtu, tentait de tenir tête à des livres plus grands que lui. Il aimait bien les dessins de Folon, réduits à l'essentiel. Un trait de plume assuré et dépouillé qui lui parlait, à lui, Axël. Oui, il l'aimait bien, Jean-Michel. Et il s'imaginait comme l'un de ces petits bonshommes têtus et déterminés. Il fallait être déterminé pour venir à bout de tous ces manuscrits. Parfois cela lui donnait le vertige, ces piles insensées qui montaient vers le plafond. Il avait suggéré à son patron d'embaucher un second lecteur. Vous êtes fou, avait répondu celui-ci. Non, non, il n'avait pas dit « Vous êtes fou »... c'eût été trop brutal. Il avait dit : « Vous n'y songez pas. » Et comme il était fin diplomate et assez flagor-

neur, il avait ajouté : « Personne ne pourrait accomplir ce travail mieux que vous. » Puis il avait ajouté d'un ton paternel : « Prenez votre temps, Aniéla, prenez votre temps. Ils peuvent attendre un petit peu tous ces gens, n'est-ce pas ? »

Axël se tourna lentement de l'autre côté, du côté de la fenêtre. Il se sentait détendu. Qu'avait-il à faire aujourd'hui ? Ah oui, il devait déjeuner avec l'attachée de presse. Une belle femme un peu autoritaire qui avait l'habitude de mener les auteurs par le bout du nez sans qu'ils s'en aperçussent le moins du monde. Car elle savait aussi user de son charme et les embobeliner en douceur. Elle les flattait, elle leur parlait de leurs livres avec conviction, comme si c'étaient les seuls qui eussent jamais eu du prix à ses yeux. Aucun ne résistait à ses assauts. Elle était un redoutable stratège.

Axël regarda l'heure. Plus que cinq minutes. Autant se lever tout de suite. Il fut étonné d'avoir un peu de mal à mettre le pied par terre. Il se sentait engourdi, ou courbaturé, difficile à dire. Sans doute la longue randonnée à bicyclette de la veille.

Ou bien il avait dormi dans une mauvaise position. Bah, un peu d'aspirine et il n'y paraîtrait plus. Il alla ouvrir les volets. La lumière d'un beau jour de mai entra à flots dans la pièce. Il aimait cette saison. Les jours allongeaient. Les oiseaux pépiaient à qui mieux mieux. Il passa dans la salle de bain pour enfiler un peignoir. Il jeta un regard machinal à la glace au-dessus du lavabo. Il fut surpris. Il avait une tache brune sur la joue. Il était certain de ne pas l'avoir eue la veille. Il s'approcha davantage. Oui, il avait une vilaine tache brune sur la joue. Quelle horreur ! Sans doute le soleil. Il aurait dû protéger sa peau avec une crème solaire. Il allait en acheter aujourd'hui même. Tout le monde disait bien que le so-

leil était dangereux., qu'il provoquait des mélanomes. il ne fallait pas prendre ces choses à la légère.

Il se rendit à la cuisine et se mit à préparer son petit déjeuner. Le petit déjeuner, un moment qu'il adorait. Le jus acidulé des oranges pressées, l'odeur du café et du pain grillé. Un bonheur simple, mais quel bonheur !

Il retourna à la salle de bain pour prendre sa douche. Il s'habilla soigneusement : il voulait faire honneur à l'attachée de presse. C'était la moindre des choses.

Lorsqu'il arriva dans son bureau, il ne put réprimer un mouvement d'humeur. La table était jonchée d'enveloppes boursouflées. La secrétaire avait déjà distribué le courrier. Il n'y avait jamais relâche dans ce métier, décidément. Le courrier arrivait même le samedi et s'ajoutait à celui du lundi matin. Quand donc tous ces gens cesseraient-ils d'écrire des romans, des romans fleuves, des romans sentimentaux, des romans de gare, des romans à l'eau de rose, des romans policiers, des romans noirs, des romans roses, des romans à treize sous, des bluettes, des feuilletons, des romans à sensation, des romans d'aventures, des romans d'anticipation, des romans gothiques, des romans d'épouvante, des romans d'initiation, des romans de formation, des romans picaresques, des romans didactiques, des romans historiques, et, accessoirement, des essais, des témoignages, des pamphlets, des autobiographies, des biographies ?

Il y en avait même quelques uns qui écrivaient de la poésie... oui, des vers, cela se fait encore, même si cela vous paraît inutile ou saugrenu.

Il se sentit pris d'une grande fatigue et d'un profond accablement. D'habitude le lundi matin, il était enthousiaste. Pas aujourd'hui. Il commença à ouvrir les épaisses enveloppes avec un grand coupe-papier de bronze. Il mettait les enveloppes dans un grand carton posé au pied de son bureau. Il ne pouvait pas les jeter tout de

suite. Certains auteurs oubliaient de mettre leur adresse sur le manuscrit et il fallait alors repêcher l'enveloppe pour tenter de les situer géographiquement. Car la règle de la maison était simple et incontournable : réexpédier tous les manuscrits reçus à leurs expéditeurs. La plupart des éditeurs faisaient de même. Jamais un auteur ne devait penser que l'on avait égaré ou négligé de renvoyer son manuscrit. Ainsi les manuscrits semblaient être des objets essentiels et précieux qui voyageaient sans trêve entre les auteurs et les éditeurs, puis entre les éditeurs et les auteurs.

Lorsqu'il eut ouvert toutes les enveloppes et vérifié que tous les manuscrits comportaient bien une adresse d'expéditeur, il enregistra les titres, les noms des auteurs et leurs adresses, la date de réception de leur envoi sur l'un des gros calepins destinés à cet usage. Ainsi pourrait-il justifier son travail et prouver à la hiérarchie que les manuscrits étaient arrivés en nombre. Cela les rassurait sur la notoriété de leur maison. C'était en quelque sorte, un certificat d'excellente santé.

Ayant fait cela, il se sentit l'envie d'une tasse de café. Il se rendit à la machine à café. Le lundi matin elle était très fréquentée et chacun y racontait son week-end en l'enjolivant le plus possible.

Il y avait déjà René Marchand et Reine Dallor, les deux commerciaux, l'air plus infatué que jamais. Ces deux-là empestaient l'atmosphère et, en leur présence, mieux valait se taire, car ils colportaient les ragots à la vitesse de l'éclair. Les écouter pouvait en revanche se révéler utile, non qu'on puisse en attendre quoi que ce soit sur le plan des idées, mais cela permettait parfois de parer aux coups fourrés dont ils étaient coutumiers. Au début, quand il était encore novice dans la maison, Axël avait tenté de les convaincre des qualités de certains livres. « À combien tire celui-ci ? À combien tire celui-là ? » voilà tout ce

qu'ils étaient capables de dire. Ils se fiaient uniquement à leur esprit pragmatique. C'était leur grande phrase.

Ils interpellèrent Axël : « As-tu vu les deux petits roberts ce matin ? »

Voyez-vous, ces deux commerciaux n'avaient pas de surnoms parce que tout le monde dans la boîte considérait que leurs noms étaient suffisamment significatifs. Ils étaient en quelque sorte prédestinés. Mais la plupart des gens qui travaillaient dans ce superbe hôtel particulier du septième arrondissement avaient un surnom. Chaque surnom était lié à la fonction et admis par tous. Sauf les commerciaux qui avaient attribué des surnoms plus vulgaires ou plus ordinaires à certains d'entre eux. Ils ne brillaient pas par la délicatesse. C'est ainsi que la responsable des corrections d'épreuves, qui de son vrai nom s'appelait Élise Petitpas, était surnommée par ses collègues Madame Littré ou Madame Grévisse ; des surnoms au demeurant amicaux. Mais les deux commerciaux se croyaient très malins en plaisantant sans cesse sur ses deux petits Robert, le 1 et le 2.

Axël avait la nausée quand il était obligé d'échanger quelques propos avec eux.

— Certainement dans son bureau, répondit-il laconiquement.

— Non, non, elle n'y est pas... nous y sommes allés.

— Peut-être est-elle souffrante, se crut obligé d'ajouter Axël.

— Pas prévenu le boss, ajoutèrent-ils perfidement.

Axël préféra battre en retraite. Il se rendit au bureau de l'attachée de presse pour convenir de l'heure et du lieu du déjeuner. Il frappa légèrement à la porte. « Entrez ! » entendit-il. Il pénétra dans le bureau aux couleurs claires. Malgré le nombre insensé de dossiers, photographies, bouquins nouvellement parus qui s'entassaient



partout, la pièce dégageait une impression globale de sérénité. Occupée à écrire, elle leva la tête et lui adressa un sourire chaleureux.

— Ave Eva ! lança-t-il d'un ton désinvolte.

Il ne savait jamais sur quel pied danser avec elle. Elle semblait l'apprécier, mais il ne parvenait pas à en être certain. Il se méfiait de son charme et de sa persuasion, qualités qu'elle savait si bien mettre en œuvre avec les auteurs.

— À quelle heure et où ? demanda-t-il.

— Je ne serai pas disponible avant midi quarante-cinq, dit-elle.

— Et où ?

— Chez l'italien, si tu veux.

— O.K.

Il repartit sur la pointe de pieds.

Eva Pitti, l'attachée de presse, était surnommée La devineresse, en raison de son nom bien sûr, mais également de son flair dans le domaine des prévisions de succès littéraires. Prévisions qui ne se basaient pas sur les mêmes critères que celles des commerciaux, il faut le préciser. Elle était fine, parfois même subtile. Elle ne s'en laissait pas imposer par les tendances du moment ou par les modes éphémères. Cela n'empêchait pas qu'elle fût entièrement tributaire de l'esprit maison et des directives données par le directeur éditorial et le directeur littéraire. Mais Axël lui savait gré de son discernement. Ils étaient sans doute les deux seuls qui aient encore un jugement purement littéraire dans la maison. Et c'est ce qui les rapprochait, et même parfois les soudait.

Axël regagna son bureau. Il prit un manuscrit sur la pile de gauche et commença à le feuilleter. Encore un « roman ». Les gens n'écrivaient plus que des romans. Chacun était persuadé que les lecteurs voulaient abso-



lument qu'on les distraie, qu'on leur raconte des histoires, comme lorsqu'ils étaient petits. Sans doute était-ce la faute de tous ces films et de tous ces téléfilms qui abreuyaient les spectateurs d'histoires plus ou moins crédibles, plus ou moins rocambolesques, plus ou moins romanesques, plus ou moins réalistes, plus ou moins dans l'air du temps, plus ou moins effrayantes, plus ou moins anticipatrices. Il fallait au public des frissons et du sexe, du sentiment et de la brutalité, de la peur et du réconfort, du passé et du futur, du réel et de l'imaginaire. Le public était insatiable. Axël avait lu quelque part que le roman philosophique était un genre désuet. Il ne fallait plus se poser de grandes questions sur l'avenir ou le devenir de l'homme, sur sa nature, sur ses aspirations. Il était préférable de savoir comment le mieux baiser et comment le mieux manger. Comment soigner son corps et comment se sentir bien dans sa peau. Comment profiter de l'existence, comment jouir, comment défier le temps étaient les trois maximes de l'époque.

Axël lut la première page, les deux ou trois pages du milieu, puis les dernières pages du manuscrit. Au début il lisait les manuscrits en entier. Mais il ne s'en sortait pas. Il s'était fait taper sur les doigts. Il faut être rentable, mon ami, s'était-il entendu dire par le directeur littéraire, Gontran Turneps. Gontran Turneps n'était pas un imbécile. Il avait une solide culture. En raison de ses cheveux noirs, de son nez en bec d'aigle et de son teint basané, on l'appelait Atoulu, chef de tribu. Il ne croyait que dans les gloires établies. Vous pensez bien que vous n'allez pas dégouter un chef-d'œuvre dans ce tas d'enveloppes, avait-il coutume de dire. Axël n'osait pas lui dire que Gallimard avait ainsi évincé Marcel Proust au début du siècle dernier, et que Grasset, grand prince, ne l'avait édité qu'à compte d'auteur.